

# LE MONDE LYONNAIS

« REVUE »  
« HEBDOMADAIRE »  
« DES LETTRES »  
ET  
« DES ARTS »



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

79, place des Jacobins

LYON



### ABONNEMENTS

FRUX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE ET L'ALGÉRIE

Un An. . . . . 18 fr.  
Six Mois. . . . . 10  
Trois Mois. . . . . 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

### ANNONCES

LA LIGNE. . . . . 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT A L'IMPRIMERIE 4, rue Gentil, Lyon

### EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Numéro illustré : 50 cent.

VENTE EN GROS, CHEZ ÉVRARD, 48, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

### SOMMAIRE

CHRONIQUE. . . . .	RICHARD CŒUR (DE LYON).
SUNET PROUFÉTI, sonnet provençal . . . . .	W. BONAPARTE WYSE.
LE RÊVE D'UN PREMIER JOUR DE L'AN, légende japonaise. . . . .	DE MILLOUÉ.
LOU DIABLE, fragment d'un poème in dit. . . . .	F. MISTBAL.
LA DERNIÈRE AU BARON RAVERAT. . . . .	QUILIBET.
LETTRES D'UN BOULEVARDIER. . . . .	LÉOJEANNE.
MANDADIS, poésies provençales. . . . .	J. ROUMANILLE.
LITTÉRATURE MÉRIDIONALE. . . . .	UN MANTENÉIRE.
LA LECO, sonnet provençal. . . . .	A. DE GAGNAUD.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
SILHOUETTES DU PALAIS. . . . .	M <sup>e</sup> GRIPPÉMINAUD.
COURRIER THÉATRAL. . . . .	TONY-VIÉY.
CAUSERIE FINANCIÈRE. . . . .	DOLLAR.

# MODE DE PUBLICATION

Le MONDE LYONNAIS est une publication exclusivement littéraire et artistique, d'où la discussion de toutes les questions sociales, politiques et religieuses est sévèrement exclue.

Il paraît toutes les semaines, le samedi. Il se compose chaque fois d'une livraison de 16 pages de texte imprimées sur deux colonnes; son format est celui du PUNCH anglais. Impression avec les beaux types elzéviens gravés par Mayeur, rehaussés d'initiales ornées, de bandeaux, fleurons, culs-de-lampe, vignettes, etc.; tirage sur un papier de luxe teinté, fabriqué spécialement pour le MONDE LYONNAIS.

La collection des cinquante-deux livraisons formera au bout de chaque année un splendide volume complété par des tables des matières et des titres qui seront envoyés gratuitement à tous les abonnés.

Le MONDE LYONNAIS, par son format, son mode de publication et sa périodicité, comme par le nombre, la nature et la variété de ses articles, participe à la fois du journal et de la revue.

Ainsi que les revues spéciales, il publie des travaux de longue haleine dans lesquels sont étudiées par des écrivains compétents toutes les questions de Littérature, de Musique, de Philosophie, d'Art, d'Histoire, de Géographie, d'Archéologie, etc. Les questions scientifiques

mêmes auront leur place dans ses colonnes. Comme les journaux, il admet la fantaisie; de plus, il recherche l'actualité, et il rend compte à ses lecteurs de ce qui se passe dans les théâtres de Paris et de Lyon, dans les sociétés savantes et les académies. En un mot, il embrasse le mouvement intellectuel tout entier. Ajoutons qu'il s'arrête spécialement sur tout ce qui est lyonnais ou qui a un attrait particulier pour Lyon.

Le prix de l'abonnement est fixé pour toute la France à 5 fr. pour trois mois, 10 fr. pour six mois et 18 fr. pour un an.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois.

On s'abonne à Lyon au bureau de l'imprimerie PITRAT AINÉ, 4, rue Gentil; chez M. PHILIPPE-BAUDIER, 29, rue Gasparin; à la librairie ÉVRARD, 48, rue de la République; à la librairie H. GEORG, 65, rue de la République, et chez tous les libraires.

Les personnes qui ne demeurent pas à Lyon peuvent envoyer un mandat sur la poste ou un chèque à l'ordre de M. le Directeur du MONDE LYONNAIS, 79, place des Jacobins.

On s'abonne également sans frais dans tous les bureaux de poste.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT TENUS A LA DISPOSITION DE LEURS AUTEURS, QUI POURRONT LES RETIRER AU SIÈGE SOCIAL  
79, PLACE DES JACOBINS, LYON

IL EST RENDU COMPTE DE TOUS LES OUVRAGES DONT DEUX EXEMPLAIRES SONT ENVOYÉS A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL

Les annonces sont reçues exclusivement aux bureaux de l'imprimerie, 4, rue Gentil, Lyon

**BREVETS**  
OBTENTION  
SESSION  
EXPLOITATION

MARQUES DE FABRIQUES  
FRANCE  
ETRANGER

*Rabillou*  
66  
Avenue  
de Saxe  
LYON

*Lepinette*  
Ingénieur

MAISON CRÉE EN 1856

pratiques des inventions. Dessins et Devis pour la construction des machines, appareils, etc. Visites d'usines Conseils légaux et industriels. — Envoi de Renseignements spéciaux et Tarifs.

BUREAUX DES BREVETS D'INVENTION, 66, avenue de Saxe, près le cours Morand

De 9 à 11 heures, Renseignements sur toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Patentes, Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir, Taxes.

Recherches des antériorités. Copies de brevets en vigueur ou déchu, Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. Études

A. CHÉRIÉ, libraire-éditeur, PARIS  
Lyon, chez tous les Libraires

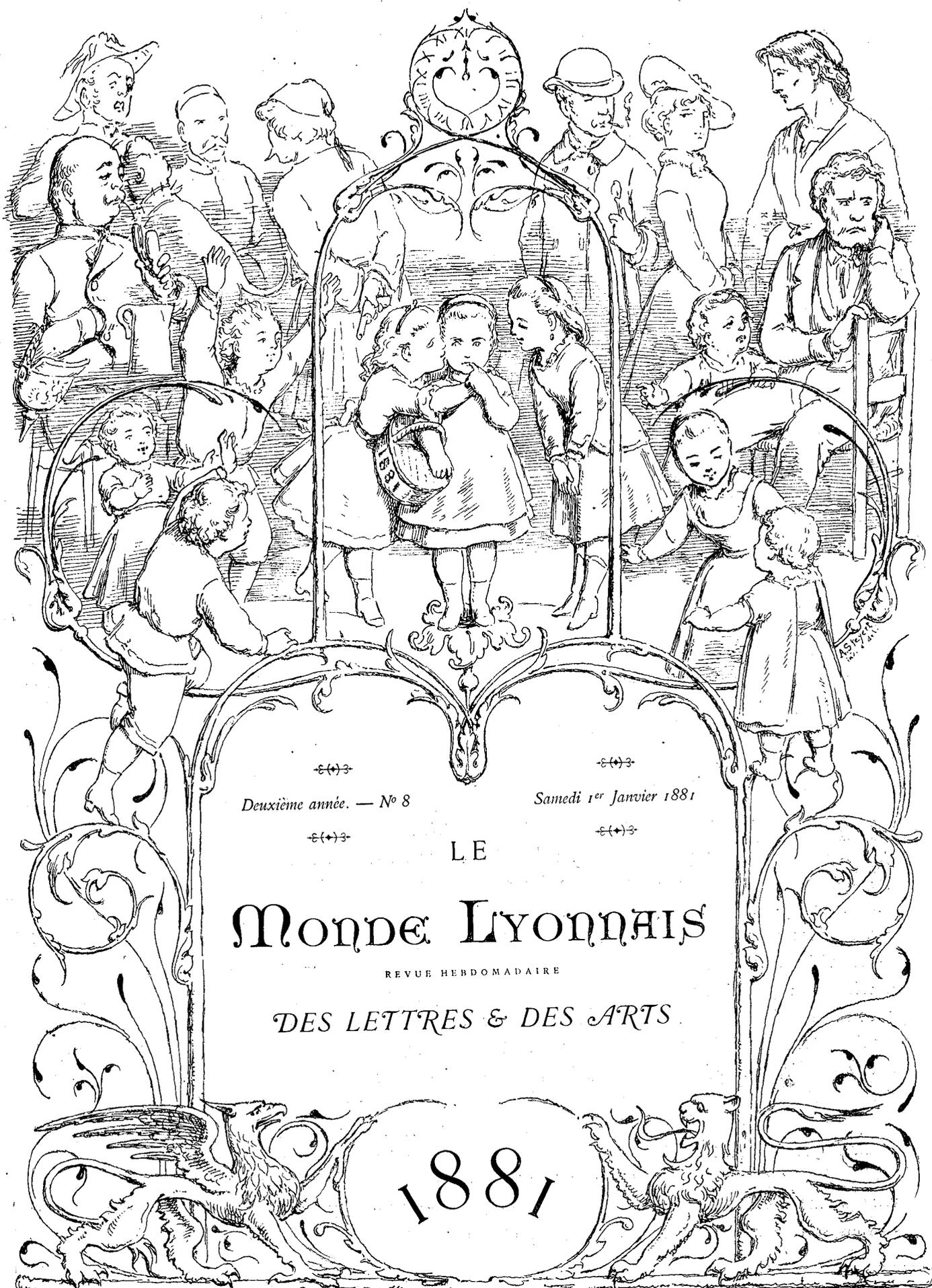
PAGES D'HISTOIRE

POÈMES HÉROÏQUES

Par J.-L. BÉOR

Un volume petit in-8° de 128 pages

PRIX : 2 FRANCS



Deuxième année. — N° 8

Samedi 1<sup>er</sup> Janvier 1881

LE

# MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES & DES ARTS

1881



## SOMMAIRE

CHRONIQUE. . . . .	RICHARD CŒUR (DE LYON).
SOUNET PROUFETI, sonnet provençal. . . . .	W. BONAPARTE-WYSE.
LE RÊVE D'UN PREMIER JOUR DE L'AN, légende japonaise. . . . .	DE MILLOUÉ.
LOU DIABLE, fragment d'un poème inédit. . . . .	F. MISTRAL.
LA DERNIÈRE AU BARON RAVERAT. . . . .	QUILIBET.
LETTRES D'UN BOULEVARDIER. . . . .	LÉOJEANNE.
MANDADIS, poésies provençales. . . . .	J. ROUMANILLE.
LITTÉRATURE MÉRIDIIONALE. . . . .	UN MANTENÈRE.
LA LECO, sonnet provençal. . . . .	A. DE GAGNAUD.
CAUSERIE MUSICALE. . . . .	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
ÉCHOS DE LA SEMAINE. . . . .	SAINT-POTHIN.
REVUE DRAMATIQUE. . . . .	PHILINTE.
SILHOUETTES DU PALAIS. . . . .	M <sup>e</sup> GRIPPENNAUD.
COURRIER THÉÂTRAL. . . . .	TŒNY VIDY.

---

 CHRONIQUE

**L**es dernières heures de l'année s'éteignent dans un pâle crépuscule d'hiver, éclairé parfois d'un rayon de soleil dans un coin de ciel bleu. La nature avait gardé pour ce mois de décembre les splendeurs radieuses de ses étés, et la pauvre vieille année est morte, presque en souriant. Je salue son départ d'un adieu triste et doux. Hélas ! nous sommes à cet âge où l'on commence à sentir le prix de tout ce qui s'en va, et à se défier de tout ce qui peut venir, et, n'était la joie de ces adorables petits marmots, pas un de nous ne verrait sans un serrement de cœur une année de sa vie tomber dans le gouffre mystérieux du temps !

Singuliers usages que ceux de ce jour, et dont je ne veux pas médire, où l'on se félicite réciproquement — vous savez avec quelle franchise ! — d'être plus

vieux de l'année disparue. On se réjouit d'avoir franchi sans trop de mécomptes l'étape rapide ; on a bien laissé sa plus blanche laine aux buissons : illusions ravies, espoirs déçus, amitiés inconstantes, amours infidèles, et tout le reste ! et peu osent regarder en arrière le chemin parcouru où l'on a laissé si peu de regrets et si peu de souvenirs ! Nous nous félicitons pourtant — comme je ne sais plus qui — d'avoir vécu. On a vécu quand même, et l'on espère bien vivre encore !

Quant aux souhaits qu'on nous prodigue, nous sommes assez égoïstes pour nous en passer, et assez raisonnables pour en rire. Leur sincérité commande notre indifférence, et qu'importe cette sommation au bonheur, débiteur tant de fois failli qui a presque perdu la confiance de tout le monde !

Je connais pourtant toute une légion de petits créanciers qui tirent à vue pour ainsi dire sur le bonheur et qui sont toujours payés. Petits créanciers à tête brune ou blonde, à mine rose et blanche, aux grands yeux candides et bien ouverts ! Les enfants ne doutent de rien, et leur foi ne subit pas d'échec. Ils tendent leurs mains vides, et c'est à qui les remplira de bonbons et de joujoux. Déjà, durant la nuit de Noël, leurs souliers déposés le soir sous la cheminée se sont remplis de friandises comme par enchantement, et le Ciel généreux a récompensé tous les bébés bien sages. Le jour de l'an leur réserve bien d'autres surprises. Ah ! vive cette joie enfantine qui jette des rayonnements jusque sur nos fronts ! Ce n'est pas trop de la gaieté de ces anges pour affronter ce pénible jour.

Ma foi, pour un chroniqueur, je fais d'assez mélancoliques réflexions. Il conviendrait peut-être, l'année morte, de faire son inventaire — ennuyeux et sérieux, comme les inventaires après décès. Mais à quoi bon nous condamner à ces banales récapitulations ? Gardons un souvenir pour les disparus ; faisons qu'ils ne soient pas oubliés ! Saluons-les tous bien bas, en gardant au passage notre meilleure pensée pour ces deux Lyonnais aussi modestes qu'éminents, Mulsant, l'érudit, l'homme de la science, et Guichard, ce grand artiste.

Hélas! ce n'est pas trop de tous les amis, des morts dont le nom protège, des vivants dont l'affection soutient, pour marcher toujours en avant.

Mais je vous le déclare en vérité, il faut que l'homme se soit toujours bien défié de l'avenir pour qu'il ait pris, qu'il ait gardé l'habitude, à un jour déterminé, de former tant de souhaits pour le compte des autres, et de subir tant de vœux pour le sien! C'est donc bien difficile de vivre et de traverser sans encombre l'immense intervalle d'une année!

Je comprends alors qu'on ait tant besoin de s'encourager mutuellement avant de reprendre sa marche vers l'avenir. Il semble qu'on ne puisse partir que sur la foi des amis. Chacun s'unit dans une prière commune et conjure le Ciel. Il est convenu que l'année nouvelle sera bonne, que vous serez heureux et que vous ne mourrez jamais. On vous fatigue les oreilles de ces compliments insipides; vos ennemis les plus acharnés dépouillent ce jour-là toute haine, toute inimitié, et vous débitent l'éternel souhait de félicité sans fin. Les journalistes eux-mêmes ne vous épargnent pas, et s'ils se taisent, comme moi, croyez que leur silence est plein de perfidie.

Eh bien maintenant êtes-vous prêts pour ce voyage à l'inconnu? Partez hardiment: le ciel est beau, la mer tranquille, le vent favorable. En route pour le printemps! en route pour la fortune et l'amour! en route pour le bonheur!

Mais n'avez-vous pas entendu à travers les éclats d'un ricanement sinistre une voix chuchoter dans l'ombre:

En route, les beaux compagnons! en route pour la maladie, pour la vieillesse! en route pour la mort!

RICHARD CŒUR (de Lyon).



### SOUÏNET PROUFETI

*Crese bèn que la Mort, emè lanço negrasso,  
De l'annado que vèn avant la finicioun,  
Me boutant malurous dins soun trau sènso foun,  
M'arrancara dou dos lou fais de ma vidasso.*

*Doumarai, m'es avis, — desbaussa de ma plaço, —  
Li cinq sardino lèu au soulounbrous Caroun:  
M'es egau, sièu countènt; car en desgoust p'found  
M'es lou siècle, e lou mounde, e l'ennuei que me casso.*

*De moun cor es passa tout lou mèu, tout lou lunn!  
Noun me rèsto mai plus que vinaigre, que fum,  
E lou vieiounge afrous que me trufo e m'atterro:*

*Moun amo fai trestres, e la grand vanita  
De la vido m'atristo e me forço à raca,  
... Cui bono s'acrouca d'abouchoun à la terro?*

Manor of Saint-John's, Waterford, 23 desèmbre 1880.

*William Bonaparte Wyse*

### SONÏNET PROPHÏTIQUE

Je crois bien que la Mort, avec sa lance si noire, — avant l'achèvement de l'année qui commence — me jetant misérable dans son trou sans fond, — m'arrachera du dos le fardeau de ma triste vie.

Je donnerai, je crois, renversé de ma place, — les cinq doigts de la main, bientôt, au sombre Caron. — Cela m'est égal, je suis content; car en dégoût profond — me sont le siècle, et le monde, et l'ennui qui me pourchasse.

Toute la lumière, tout le miel de mon cœur sont passés! — Il ne me reste plus que vinaigre et que fumée, — t reuse vieillesse qui se rit de moi et m'atterre.

Mon âme grelotte de froid, et l'immense vanité — de la vie m'atriste et me soulève le cœur. — A quoi bon se cramponner à la terre?

W. BONAPARTE-WYSE.

Manoir de St-John, Waterford, 23 Décembre 1880.



### LE RÊVE D'UN PREMIER JOUR DE L'AN

LÉGENDE JAPONAISE

**LE** L'ANNÉE vient de finir. Déjà les premières lueurs du jour paraissent à l'horizon et vont bientôt éclairer joyeusement les sommets des montagnes. Le palais de Yeddo s'éveille; guerriers, pages et serviteurs s'agitent confusément, attendant avec impatience le moment de présenter leurs hommages au

maître, à Yémitzou, le grand Shiôgoun, plus puissant mille fois que l'empereur lui-même.

Mais quel est ce tumulte? Où courent en désordre ces domestiques, ces servantes? quel est ce cri d'angoisse qui vient de retentir dans le palais? Le Shiôgoun est-il malade? blessé peut-être? ou mort? Vite les médecins, les sages, les astrologues! Hâtez-vous! accourez, vous tous habiles à guérir les maux du corps et de l'âme, experts à interpréter les augures!

Les voici! Ils se précipitent sur les pas des serviteurs effarés, et avec eux pénètre dans les appartements, dont on a oublié de refermer les portes, la foule des courtisans consternés. Assis sur son lit, entouré de ses fidèles, les yeux hagards, les traits bouleversés, le Shiôgoun raconte la terrible vision qui l'a glacé d'effroi et lui a arraché le cri dont le palais a retenti.

« La dernière heure de l'année venait de s'écouler quand apparurent sept personnages effroyables : vieillards à tête difforme, à longue barbe blanche, monstre au ventre prodigieux, nain grimaçant, guerrier à l'air menaçant, et surtout, le plus dangereux de tous, une femme aux longs cheveux, au regard séducteur, dont la seule vue a bouleversé son âme, sans doute une de ces redoutables Asparas à la beauté irrésistible, toujours fatales aux faibles humains. Ils l'entouraient et leurs faces grimaçaient un rire moqueur. Quelle calamité, quel désastre pouvait présager au peuple du Japon ou à la dynastie de Tokoun-gava une si terrible apparition et à un tel moment? »



L'effroi, la consternation sont peints sur tous les visages. Astrologues et philosophes se taisent et, la tête inclinée, les yeux baissés, craignent de laisser lire sur leurs traits l'horreur que leur inspire un si affreux présage. Mais le fidèle Daï-Oïno-Kami, le plus habile des interprètes, le plus fin des courtisans, fend les rangs pressés. Absent du palais, il ne connaît que par la rumeur publique l'événement qui glace d'effroi la cour et supplie le Shiôgoun de lui redire sa funeste vision. A mesure que parle le prince, la figure du courtisan s'éclaircit et quand le récit est terminé, saisissant un pinceau et des tablettes, il trace à traits rapides l'image des monstres que lui a décrits son maître; puis lui tendant ces figures, dont la ressemblance frappante le fait frissonner encore, il s'incline profondément et, avec toutes les marques de la joie la plus vive :

« Gloire et honneur au Shiôgoun tout-puissant! s'écrie-t-il. Longue et heureuse soit sa carrière! qu'il règne longtemps pour le bonheur du Japon, pour l'affection de ses sujets! O grand prince! cette vision, loin de vous présager

de menaçants avenir, est une marque glorieuse de la faveur divine.

« Ces deux vieillards à longue barbe blanche, l'un au crâne prodigieusement élevé, l'autre la tête couverte du bonnet carré, portant le livre, le bâton et l'écran, entourés d'un cerf blanc, d'une chauve-souris, de la grue divine qui vit mille ans et de la tortue sacrée dont l'existence atteint dix mille années, sont les deux génies de la longévité heureuse, Fokou-rokou-djiou et Djiou-rô-djin. Celui-ci, paresseux, ment étendu sur des coussins moelleux, étalant son ventre rebondi sur lequel ses bas trop courts reposent sans que leurs mains se puissent joindre, c'est Hoteï, le dieu du contentement. Cet autre, coiffé du bonnet des pêcheurs, qui tient dans ses bras un poisson frétilant, c'est Yébis, le dernier des enfants de la première femme; celui qui a appris à nos premiers parents à entrelacer les mailles du filet et à tendre au poisson l'hameçon trompeur. Voici Daï-kokou, le nain au corps difforme, aux courtes jambes, à la tête démesurée toujours couverte d'un chaperon bleu. Il porte avec effort un sac de riz, symbole d'abondance, et le marteau magique sous les coups duquel naît la richesse. Ce guerrier à l'air terrible, armé de toutes pièces, portant en sa main gauche la boule du monde qui surmonte la pagode sainte, et dans la droite le bâton redoutable aux génies malfaisants, c'est Bishamon, le défenseur de la foi bouddhique, le génie des guerres justes, le protecteur du noble pays du Japon. Enfin cette déesse aux longs cheveux dénoués, aux traits souriants dont l'irrésistible beauté enchaîne tous les cœurs, les mains armées de la guitare et de l'éventail, c'est Benten, la bonne déesse des amours, la protectrice du hardi navigateur. Gloire à Yémitzou! Les dieux du bonheur ont quitté les cieux pour le visiter en cet heureux jour de la nouvelle année! »

Ainsi parle le courtisan habile, et tous, docteurs, astrologues et sages répètent avec lui : « Gloire à Yémitzou! le favori des dieux du bonheur! » Et chacun, à part soi, de se gourmander, désespéré de n'avoir pas su reconnaître, sans les avoir jamais vus, les divins visiteurs.

C'est ainsi que le premier jour de l'an Quanyëi (1624), les dieux du bonheur vinrent visiter le Nippon; ils y ont été si bien choyés qu'ils n'ont plus voulu le quitter. Puissent-ils, ami lecteur, en sortir un instant pour vous visiter aussi!

DE MILLOUÉ,

DIRECTEUR DU MUSÉE GUIMET.



## LOU DIABLE

ESCAPOULOUN D'UN POUËMO INEDI

Lou diable es un coumpaire gai.  
 Au mes d'abrièu, sus lou margai  
 Amo li danso fouligando,  
 Lis escoundudo, la man caudo,  
 E li galant jouguet qu'an lio  
 A la vihado autour dou fio.  
 Lou galoubet, la carlamuso,  
 Aco l'atiro, aco l'amuso;  
 E quand brounzino lou viouloun,  
 Vèn escouta de-rebaloun.  
 Lou diable es uno bono-voio :  
 Amo lou rire, amo la joïo,  
 Lou chaplachòu e lou bousin ;  
 Lou diable amo li bon coussin,  
 L'oudour di roso e de la nerto,  
 Li bèlli raubo entre-duberto,  
 E l'arrouganço dou jouvènt  
 Que marchò emè la tèsto au vènt.  
 Mai lou mai qu'amo es la jouguino,  
 Lou jo que fai lounba d'esquino  
 Dins li brasiero de l'infèr  
 Li plus valènt e li plus fièr ;  
 Lou jo que fai li renegaire,  
 Que fai li gus, li fournicaire,  
 Li fenal, li manjo-proufiè,  
 Lis araca, lis estafiè ;  
 Lou jo que meno i draïo gaucho,  
 A la riboto, à la desbauchò ;  
 Lou jo que fai descrestiana,  
 Que fai sus lès oustau rouïna  
 Crèisse l'ourtigo e la caussido,  
 Lou jo que fai li parricido !

*F. Mistral*

## LE DIABLE

FRAGMENT D'UN POËME INÉDIT

Le diable est un compère gai. — Au mois d'avril, sur le gazon, — il aime les danses folâtres, — le jeu de cache-cache, la main-chaude — et les charmants petits jeux — de la veillée autour du feu. — Le galoubet et la musette, — cela l'attire, cela l'amuse ; — et quand soupire le violon, — il vient écouter en rampant. — Le diable est un bon garnement : — il aime le rire, il aime la joie, — la bagarre et le tapage ; — le diable aime les bons coussins, — l'odeur des roses et du myrte, — les belles robes entr'ouvertes, et l'arrogance de la jeunesse, qui marche la tête au vent. — Mais ce qu'il aime plus encore, c'est le jeu, — le jeu qui fait tomber à la renverse — dans les brasiers de l'enfer — les plus vaillants et les plus fièrs ; — le jeu qui produit les blasphèmes, — qui fait les gueux, les fornicateurs, — les chenapans, les dissipateurs, — les usuriers, les fibustiers ; — le jeu qui mène aux voies obliques, — à l'orgie, à la débauche ; — le jeu qui fait les mscréants, — qui fait, sur les maisons en ruines, — croître l'ortie et le chardon, — le jeu qui fait les parricides,

F. MISTRAL.

## LA DERNIÈRE AU BARON RAVERAT



Nous avons lu dans le *Salut public* du 22 décembre dernier le compte rendu suivant, signé du secrétaire de la Société littéraire :

*Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*

SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE 1880.

Après la lecture du procès-verbal, M. le baron Raverat, président, donne communication d'un supplément au mémoire qu'il a composé sur *Fourvière, Ainay et Saint-Sébastien sous la domination romaine*.

Il s'agit d'une inscription romaine recueillie par le P. Ménestrier dans son *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, que certain écrivain de notre connaissance ne craint pas de considérer comme suspecte, comme non authentique. La raison d'être du présent supplément est de chercher à rétablir l'authenticité de cette inscription, si précieuse au point de vue de notre histoire locale.

La pierre épigraphique dont nous avons parlé, d'après le P. Menestrier, dit l'orateur, était connue bien avant lui, et l'inscription est de tous points conforme à celle qu'en avait déjà donnée Jacob Spon, qui avait même dessiné le monument.

Il est bon de remarquer que cet illustre épigraphiste écrivait vingt ans et plus avant notre éminent historien.

Cette inscription est ainsi conçue :

DEDICATUM XVIII SEPT  
 ORFITO ET MAXIMO  
 COS

Le chiffre XVIII, qui se trouve sur la version de Spon, sur celle de Menestrier, et qui semble incorrect au point de vue de la division du temps par les Romains à cette époque, a été expliqué une première fois, et ramené au chiffre XVII, les hastes considérées comme devant représenter *kal* ou *k* de kalendes ; ce qui, dans l'un et l'autre cas, nous apprendrait que la dédicace de l'édifice eut lieu dans le milieu du mois d'août.

La première explication a été fournie par Monfalcon, la seconde par M. Léon Renier, qui a lui-même annoté l'édition de Spon, publiée aux frais de la ville de Lyon.

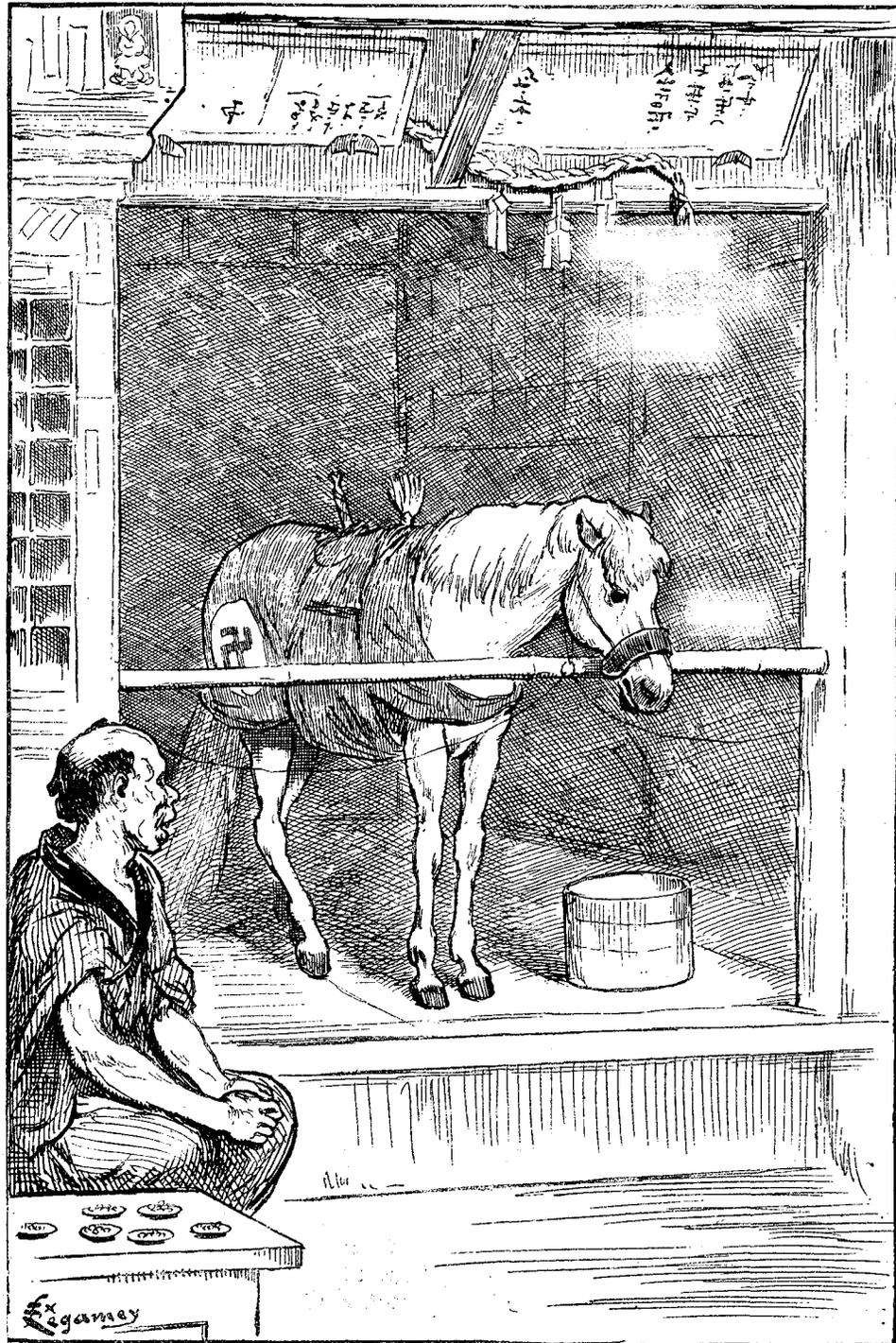
Dans cette édition, et au bas de la page où l'inscription est consignée, se trouve la note suivante :

« Forte XV Kal. — Spon a esquissé à la plume un dessin de ce monument. J.-B. M. — J'aimerais mieux lire XVII. K. sept. Le consulat mentionné est celui de l'an 172 de notre ère. L. R. »

Nous ferons remarquer, continue le baron Raverat, que le P. Menestrier, qui vivait il y a deux cents ans, avait eu la même pensée que M. Léon Renier. Revenant sur cette inscription, il a modifié le chiffre XVIII en celui de XVII T., ce dernier signe devant représenter la lettre K (1).

Pour expliquer les diverses interprétations données par ces savants, ne peut-on admettre que la pierre était éraillée à l'en-

(1) L'hypothèse est peut-être quelque peu forcée ; entre un T et un K il y a de la différence. Du reste Ménestrier ne parle pas de rectification, il donne une lecture, voilà tout.



LE CHEVAL SACRÉ DE QUANON, DIEU DU PARDON

Tiré des Promenades japonaises, texte par ÉMILE GUIMET, dessins par FÉLIX RÉGAMEY.

droit même qu'occupaient les trois hastes du chiffre, soit par suite des intempéries, soit plutôt par un coup de pioche de l'ouvrier qui la sortit des débris, où elle était restée enfouie depuis des siècles?...

Telle est la réponse que nous devons faire, et dont la conclusion est que l'inscription mentionnée par Spon, Menestrier, Monfalcon, Renier, de Boissieu, et reproduite par nous, est parfaitement authentique et nullement suspecte...

M. le baron Raverat ne m'accusera pas, j'espère, de dissimuler ses objections. J'insère ses rectifications, j'en prends acte, je l'en félicite, quoiqu'il soit possible d'en discuter encore certains détails; je ne leur trouve qu'un seul tort: c'est de n'avoir pas été tout à fait spontanées et d'avoir attendu pour se produire certain article du *Monde lyonnais*. A défaut de cet article, et malgré toutes les observations antérieures de Spon, de M. Renier, sans parler d'autres érudits, ces rectifications, si nécessaires quelles soient, n'auraient probablement jamais paru; M. le baron Raverat ne se serait peut-être jamais aperçu, et pour cause, que l'inscription citée par lui demandait une correction. Les inscriptions mutilées (j'ai eu tort d'aller plus loin dans l'expression de mes critiques contre celle-là) sont malheureusement très nombreuses. Aussi ne les publie-t-on jamais sans en proposer une restitution. C'est ce qu'aurait dû faire, dès le début, M. Raverat; c'est ce qu'il n'a fait qu'après une sorte de mise en demeure. On pourrait donc croire qu'il n'a pas toujours vu dans le texte qu'il cite, matière à correction, et qu'il ne s'est jugé critiquable qu'après avoir été critiqué: voilà ce que nous tenons surtout à établir.

Ajoutons d'ailleurs un dernier argument qui, même une fois l'authenticité de cette inscription admise, est de nature à compromettre l'hypothèse de M. Raverat sur l'emplacement de son amphithéâtre. C'est la pierre même mentionnée par Spon qui nous le fournit; elle ne porte pas, en effet, que le texte relatif à Orfitus et à Maximus; sur une autre face, on lit une seconde inscription, funéraire celle-là, et ainsi conçue:

D M  
ET MEMORIÆ  
DIOC..... N..... (1)

Les deux inscriptions ne peuvent être contemporaines, et la pierre a dû servir deux fois. Or un monument public, comme semble l'indiquer la mention des consuls de l'année, n'a dû être construit qu'avec des matériaux neufs; tout au moins n'est-on pas allé profaner une sépulture pour y prendre des pierres; c'est donc après la destruction du monument, après la dispersion de ses matériaux, que l'un d'eux a pu être affecté à une inscription funéraire; on ne peut donc

(1) Spon, édition Monfalcon, 1859, in-8.

affirmer que cette pierre fût sur son lit de pose dans le quartier Saint-Jean; elle ne prouve donc nullement, comme le suppose M. Raverat, que l'amphithéâtre y ait occupé l'emplacement qu'il lui attribue.

Et maintenant, comme l'ex-président de la Société littéraire, que nous eussions aimé, à la séance du 22 décembre 1880, voir renoncer aux privilèges de la présidence pour nous répondre de collègue à collègue, nous déclarons l'incident clos.

QUILIBET.



### LETTRES D'UN BOULEVARDIER

Le sac des charcutiers. — 600,000 francs de jambons! — La parole est à la statistique. — Les devoirs réciproques. — Réceptions du 1<sup>er</sup> janvier. — Des étrennes, ou je te tue! — Les âmes féroces du nouvel an. — Paris, ses boulevards, ses boutiques. — Les jouets nouveaux et les questions. — La question du Salon. — La bataille au billard; Vignaux *for ever!* — Les étrennes de Mme de Kaulla. — M. Caro à l'Académie.

Paris, 29 décembre 1880.

ES derniers éclats de rire du réveillon ne sont pas encore éteints à Paris, qu'il ne reste déjà plus de cette nuit de plaisirs que la constatation du chiffre formidable des achats faits à cette occasion chez MM. les charcutiers. Ça a été un véritable sac. Des statisticiens distingués ont déclaré d'une voix grave que l'on avait consommé, le soir de Noël, pour *six cent mille francs* de jambons, jambonneaux, saucisses, cervelas, etc.; puis ils se sont tus.

Je vous supplie de ne pas vous imaginer qu'ils se reposent. La vérité est qu'ils sont en travail. Le premier janvier est là qui va leur permettre de donner un libre cours à leur amour des chiffres. Ils feront la statistique des étrennes, la statistique des cartes de visite, la statistique des questions nouvelles, des baraques, des bonbons mangés et achetés, et, labeur ardu! la statistique des platitudes commises par les portiers: tout y passera assurément, et je ne suis pas bien sûr que, dans leur ardeur, ils n'oublient pas de rendre les devoirs qui, suivant une tradition que je ne veux pas apprécier, sont dus à chacun et que chacun doit à l'occasion du renouvellement de l'année.



Si leur tâche est aride, il faut avouer qu'elle a de bons côtés.

Combien, en effet, n'envisagent pas sans frémir l'approche de la fin de l'année! Et combien, attachés au rivage, ont hâte d'en finir avec ces derniers jours, comme on a hâte d'en finir avec une pièce de théâtre éclopée et traînarde.

Il est infini le nombre de gens auxquels on a des obligations, à partir du 1<sup>er</sup> décembre. Il faut être reconnaissant au portier de vous ouvrir la porte; au facteur de vous remettre les lettres; au

télégraphiste, les dépêches. Le coiffeur est muet, lui ! mais passez donc devant le comptoir où git une assiette sur laquelle sont négligemment éparpillés des louis, des pièces de dix francs, et — bien rarement — de cinq francs — sans y laisser tomber quelque chose ! Résistez donc aux cigares entourés de faveurs du garçon de café ! Résistez donc aux visites ! Vous avez d'abord l'homme qui a pavé votre rue ; puis celui qui balaye votre chaussée ; enfin le vidangeur qui nettoie votre fosse. Pourquoi pas aussi le maçon, le charpentier, le vitrier, le serrurier, le peintre, qui sont pour quelque chose également dans la construction de votre maison ! ... Des étrennes ou je te tue !



Je connais un homme qui de rapin est devenu un de nos artistes les plus distingués. Il était féroce sur cet article-là. Dès le 31 décembre, il attendait l'ennemi de pied ferme, la clef sur la porte. On frappe : c'est le facteur, le paveur, etc..... — « Entrez ! » dit le rapin d'une voix engageante. A cette invitation, la clef s'agite dans la serrure ; mais tout aussitôt on entend un cri de douleur, quelquefois un gros juron qui retentissent tout le long de l'escalier. — L'ingénieux artiste faisait tout simplement chauffer la clef à blanc, et le visiteur y laissait toujours un lambeau de sa chair.

Un de mes amis avait trouvé un excellent moyen de se débarrasser de ces importuns. Il revêtait une livrée de domestique et, au fur et à mesure que ces quémailleurs se présentaient, il leur disait pis que pendre de son maître : « Tenez ! ajoutait-il pour finir, Monsieur est pingre à ce point que ce matin il m'a dit : « Ecoute, Joseph ! « je suis content de ton service : je vais te donner une preuve de « ma satisfaction et t'offrir des étrennes. » Et il m'a lu un drame en six actes qu'il va présenter à l'Ambigu ! »

Cela réussissait parfois.



L'animation dans cette dernière semaine de l'année 1880 est donc véritablement vertigineuse. On ne rencontre que gens chargés de paquets, que voitures où sont empilés pêle-mêle des *dadass*, des *pépés*, des *polichinelles*, etc..... Dans les magasins de jouets, les employés ne savent à qui entendre, et chez les confiseurs, pour ne pas faire d'erreur, les demoiselles de comptoir sourient bêtement à tous.

Tout le long des boulevards, de la Bastille à la Madeleine, les petites baraques blanches à raies bleues du nouvel an sont installées, et les promeneurs, les acheteurs, les curieux, défilent en rangs serrés, portés par la foule qui s'épaissit à chaque heure davantage. Les camelots ressassent les oreilles de leur boniment ; les passants s'arrêtent, bousculés, poussés à droite, à gauche, regardent, achètent, s'en vont, et laissent la place à d'autres qui, bousculés à leur tour, ne s'avanceront qu'avec une lenteur désespérante au milieu de cette houle humaine.



C'est dans ce brouhaha indescriptible que les bimbolotiers, criant à tue-tête, lancent les jouets nouveaux de cette année : le cri-cri revolver, l'arbre de Noël dans une carafe, la petite blague travaillée, l'ornithophone. A côté de cela, les éternelles questions, sœurs fanées de « où est le chat ? » et « cherchez le Bulgare » qui, il y a trois ans, avaient du moins le mérite de la nouveauté et qui ne sont plus aujourd'hui que de pâles et niais

passes-temps. Cela s'appelle l'Expulsion, le Furet, le Trifouillard, la Merveilleuse, le Bosphore, la Question de Panama, etc., etc...

Je m'étonne de n'y pas trouver la *question du Salon*. Peut-être n'est-elle pas suffisamment embrouillée encore, et attend-on qu'elle soit tout à fait inextricable. Nous en ferons autant.



Un homme bien malheureux à cette époque de l'année où tout le monde est en liesse, c'est Slosson, l'Américain Slosson : Pauvre billardier ! Le voilà battu pour la seconde fois par Vignaux qui, pour prix de sa valeur, reçoit, comme étrennes, la jolie somme de dix mille francs ! Ce *match* n'a pas été sans causer un grand émoi pendant la soirée que dura la lutte. La bataille n'a pas eu lieu que dans l'arène : les gradins ont été témoins de combats moins pacifiques survenus entre Français et *Yankees*. Le sujet, assurément, en valait la peine. Pourquoi se passionnerait-on si ce n'est pour des objets d'aussi grave importance ?



Slosson n'est pas le seul à se ronger les ongles.

J'imagine que M<sup>me</sup> de Kaulla, dont la requête vient d'être écoutée en police correctionnelle, n'abusera pas de l'autorisation qui lui a été donnée de publier dans les journaux condamnés le jugement qui vient d'être rendu. Les considérants en sont relativement durs. M<sup>me</sup> de Kaulla comprendra peut-être enfin qu'elle « aurait dû garder le silence dans l'intérêt bien entendu de sa réputation » et du nom que portent ses enfants ; et comme « en matière de diffamation, il y a lieu de tenir compte, pour fixer la quotité de la peine et des réparations civiles, tant de l'autorité attachée au nom du diffamateur que de la dignité de conduite de la personne diffamée et du degré de considération dont elle jouit », l'*Intransigeant*, le *Petit Parisien*, le *Mot d'Ordre*, la *Justice*, et M. Yvan de Wœstyne ont été frappés de condamnations variant entre 25 et 300 francs d'amende, avec insertion du jugement dans chacun des journaux dont il s'agit.

Tristes étrennes, Madame !



J'allais oublier de vous parler de la réception de M. Maxime Du Camp à l'Académie française... Noël, le nouvel an, Vignaux, Slosson, M<sup>me</sup> de Kaulla nous l'avaient fait oublier... Une dame s'est évanouie, et M. Caro a été très bien. Jamais son geste ne fut plus élégant, ni sa parole plus fine. Son discours a été un chef-d'œuvre d'assassinat académique. On peut donc tuer un homme sans lui ouvrir le ventre.

LÉOJEANNE.



## MANDADIS

A NOBLO DAMO

A. DE LA VILLARDIÈRE. ELENO DE LAPRADE

O bello nòvio, aguès autant de bonur-flòri  
 Qu'an agu d'ounour vòsti grand!  
 N'agon, aquèli que vendran  
 Autant que voste paire a d'ounour e de glòri!

Avignoun, Fèsto de Diéu, 1878.



A la Maire e au Paire

DE PAULO TAVERNIER DE-Z-AIS

QUE VÈN DE NAISSE

Ami, voste bonur fai gau, e me retrai  
 L'escalo que Jacob veguè dins souu pantai :

Lèio de paradis, blanc espadimen d'alo,  
 Un vòu d'ange que mouto, e l'autre que davalo.

Vès l'ange, en aquèu brès, que vèn de davala,  
 Paulo, que vous sourris, roso e gounflo de la.

Avignoun, febré 1880.

J. Roumanille

## ENVOIS

A NOBLE DAME

A. DE LA VILLARDIÈRE, HÉLÈNE DE LAPRADE

O belle mariée, ayez autant de « bonheur fleuri » — que vos aïeux eurent d'honneur! — Que ceux qui viendront en aient — autant que votre père a d'honneur et de gloire!

Avignon, Fête-Dieu 1878.



A la Mère et au Père

DE PAULE TAVERNIER D'AIX

QUI VIENT DE NAITRE

Amis, votre bonheur me réjouit, et me rappelle — l'échelle que Jacob vit en songe :

Une allée du paradis, blanc épanouissement d'ailes : — un vol d'anges qui monte et l'autre qui descend.

Voyez dans ce berceau l'ange qui vient de descendre, — Paule qui vous sourit, rose et de lait rassasiée.

Avignon, février 1880.

J. ROUMANILLE.



## LITTÉRATURE MÉRIDIIONALE

LA renaissance d'une littérature particulière au Midi de la France est un fait que l'on peut ne pas approuver, mais c'est un fait que l'on ne peut pas nier et qui s'est imposé depuis quelques années déjà à l'attention des littérateurs et des savants. Nos lecteurs lyonnais qui habitent *en terre d'oc*, ceux de l'avenue de Noailles, par exemple, nous reprocheraient de n'avoir pas fait une place dans ce numéro à la langue de la charmante Mireille.

Quand Lamartine la présenta dans les termes que l'on sait, tout le monde voulut connaître la nouvelle beauté, et quand on la connut, tout le monde l'aima. La brune fille du soleil paraissait orpheline sur la terre, et comme ont sait qu'il est très doux de faire des heureux, on s'empressa de l'adopter. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'au lieu d'être humblement reconnaissante d'une sympathie qui ne lui était pas légalement due, l'enfant de la Crau se savait des ancêtres et qu'elle comptait bien avoir des fils pour perpétuer son antique race. On remarqua qu'elle représentait des traditions ininterrompues et des coutumes séculaires et qu'elle croyait pouvoir, par droit de naissance, s'asseoir à cette table que sa sœur présidait par droit de conquête. On vit alors avec surprise des hommes de marque s'occuper d'elle, des érudits étudier ses parchemins, une pléiade de poètes et un bataillon de savants l'entourer et la suivre, et même de graves professeurs étrangers en en faire l'objet de leurs conférences. Cette prétention à une place, si petite fût-elle, auprès de la maîtresse indiscutable et indiscutée de la maison parut être une folie au moins autant qu'une ingratitude, et on commença par déclarer ridicule cette paysanne qui parlait patois. Un peu après on supplia ses courtisans de ne pas priver la grande, belle et forte littérature française de leur concours si utile aujourd'hui surtout, puis finalement on mit la politique en cette affaire et on en vint aux gros mots.

Cependant les poètes et les prosateurs du Midi acquittent assez régulièrement l'impôt en bonnes

ROSES & PALETTE

Dessin de A. PERRACHON



A. Perrachon



LA PETITE MARCHANDE D'ORANGES

Dessin de N. SICARD

espèces du cours légal, malgré tous les fléaux qui ont tué leurs vignes et leurs mûriers; cependant il vont sans se plaindre manier aux époques réglementaires le fusil du modèle adopté; et dès lors, payant les divers impôts que tout État est en droit d'exiger de ses sujets, ils doivent avoir la liberté de trouver, si bon leur semble, un charme incomparable aux accents de Magali, comme d'autres à ceux de Gretchen ou d'Yvonne. Ils doivent avoir la liberté de croire et de dire qu'à la langue officielle parlée sous la coupole de l'Institut ou dans les actes des pouvoirs publics n'est pas réservé le privilège d'exprimer seule les plus purs sentiments du patriotisme français, à l'exclusion absolue du breton, de l'alsacien, du basque, du provençal et du... parisien.

Elle est curieuse l'histoire de cette langue du Midi, laissée pour morte sur le terrain de la lutte, traquée jusque dans ses derniers abris, trahie souvent par ses propres enfants, et, malgré tout, ne voulant pas mourir. Des vieux parlars modifiés par ceux des conquérants de la Gaule, sont nés deux idiomes vaguement désignés sous les noms de « langue d'Oil », appliqué aux dialectes formés au nord, et de « langue d'Oc », pour les dialectes du Midi. D'après les Bénédictins de Saint-Maur, cette langue d'oc fit ses débuts poétiques au x<sup>e</sup> siècle et fut parlée au xiii<sup>e</sup> depuis la rive gauche de la Loire jusqu'à Valence en Espagne. On ne s'attend pas ici à un résumé, même succinct, de toutes les discussions scientifiques contenues en germe dans les quelques lignes qui précèdent. Le lecteur désireux de s'instruire n'a qu'à consulter le fort beau travail du baron de Tourtoulon sur la géographie de la langue d'oc. Ce qui est certain, c'est qu'ayant examiné une récente publication dans le parler populaire de Saint-Étienne, un homme dont la compétence en pareille matière ne peut être mise en doute, M. de Berluç Pérussis (de la Société littéraire de Lyon), a écrit: «... Ce dialecte a de superbes restes. Je croyais n'y trouver guère que l'infinitif en *a*, qui est le signe caractéristique des parlars d'oc. Grande a été ma surprise d'y rencontrer l'article pluriel des troubadours et la première personne du verbe latin, deux critères que n'a pas le dialecte

d'Arles. » Or, le Forez touche au lyonnais, et d'ailleurs il ne serait pas bien difficile de trouver dans le français de Guignol toute une série de mots essentiellement provençaux. La question de la renaissance littéraire du Midi est donc loin de nous être tout à fait étrangère.

La tradition rapporte que Dante et Pétrarque ont été sur le point d'écrire leurs livres immortels dans l'idiome des troubadours. Les dieux protecteurs de Rome ne l'ont pas permis, et cet idiome sans aucun secours contre un adversaire redoutable qui ne lui laissait guère de répit, est allé en s'altérant de jour en jour. Au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle Bellaud de la Bellaudière fixa la langue — la langue telle qu'il la rencontra — et marqua un temps d'arrêt dans le rapide mouvement de décadence que la seconde génération de ses successeurs ne sut plus contenir. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, la liste est longue et ininterrompue des poètes et des prosateurs plus ou moins distingués, plus ou moins *patoisants*, qui pendant les deux derniers siècles rendirent à leur façon un véritable culte à leur langue maternelle. Et du reste, ce que nous venons de dire s'applique surtout aux dialectes parlés dans les villes; mais si vous écoutiez au fond de quelque village reculé de la Provence, les vieillards que n'ont atteints ni le service militaire ni l'instruction dans des écoles d'où la langue du pays est impitoyablement proscrite, si vous les écoutiez, vous pourriez remarquer que leur langage se rapproche bien plus de celui des troubadours que notre français de celui des trouvères. C'est cette langue qu'écrivent les *felibre* à l'encontre de leurs prédécesseurs les *troubaires* de Marseille, qui parlaient le patois des villes et l'écrivaient comme ils le parlaient.

Ce nom de *felibre* — d'où l'on forme en français *félibrige*, c'est-à-dire l'ensemble des adeptes de la réforme *félibréenne* réunis en de fréquentes *félibrées*, — ce mot a fait répandre des flots d'encre. Il viendrait du verbe ombrien *felo* (?) signifiant *teter*, d'où *felibris* et *fellebris* traduit par *adhuc lacte vivens*, autrement dit *nourrisson*. Mais d'autre part un certain Papia, glossateur de saint Isidore, le traduit par *adhuc lactus vivens*, c'est-à-dire *joyeux compagnon*. Les du Cange en bon-

dissent et font à ce *lætus* les honneurs de la coquille dès le x<sup>e</sup> siècle, ce qui doit fort réjouir nos protes modernes. Du latin on est allé très naturellement au grec pour y découvrir un *φιλάβρος* traduit par *ami du beau*, probablement parce qu'il signifie *voluptueux*. Du grec, non moins naturellement, on est allé à l'hébreu, ce qui devient, je le conçois, on ne plus récréatif.

Pour nous, *félibre* est un vieux mot provençal qui en cette langue veut dire *maître*, comme *felibris* en ombrien signifie *nourrisson*, comme *feligres* en espagnol signifie *paroissien*, comme *philabros* en grec signifie *voluptueux*, comme... Il est probable qu'en cherchant bien on trouverait dans les parlars de tous les *sarrasins* qui ont dévasté la Provence et le provençal, un ensemble de syllabes sonnante à peu près comme *felibre* et signifiant tout autre chose que ce mot-là.

Le nom de *troubaires* que l'on avait donné jusqu'alors aux poètes du Midi, au lieu de rappeler aux Provençaux les gloires d'autrefois, ne signifiait plus pour eux que les ridicules dont s'étaient couverts beaucoup de ceux qui le portaient. On adopta en riant celui de félibre sans se douter de la fortune qu'il aurait, et on data du 21 mai 1854, jour où Giera, Roumanille, Mathieu, Brunet, Aubanel, Mistral et Tavan décidèrent la fondation du félibrige et de l'*Armana prouvençau* son premier organe, l'an I de la Renaissance provençale dont voici le programme : « Résister à l'envahissement croissant des tournures et des termes français dans la langue parlée, par l'établissement d'une langue littéraire visant à la plus complète pureté ; substituer aux expressions françaises introduites depuis un siècle ou deux, surtout dans l'idiome des villes, les mots conservés dans les dialectes plus purs de la campagne ou dans les auteurs du xvi<sup>e</sup> siècle ; bannir l'orthographe française ; prouver par des œuvres sérieuses et de longue haleine où les sujets les plus divers seraient traités, que la langue provençale peut servir d'expression aux conceptions artistiques et littéraires les plus hautes en leur prêtant sa couleur et son originalité propres. »

Ce programme si vaste a cependant été réalisé d'un bout à l'autre ; les résistances que le félibrige

a d'abord rencontrées dans la réalisation de sa partie technique n'existent plus que pour mémoire, et la grande Académie d'Oc absorbe aujourd'hui quiconque est provençaliste ou romanisant. Ses membres se comptent par milliers, et au nombre des écrivains qui ont demandé ou accepté le titre de *soci* (associé) elle est fière de compter Victor de Laprade, Barbier, Bréal, Egger, Gaston Paris, Gounod, sans nommer de savants étrangers comme les Conti, Nigra, Boehmer, Froester, Sachs et Obédénare. Je ne parle pas de Henri de Bornier : l'auteur de la *Fille de Roland* est président des *Cigalié*. Les *Cigalié*, la *Société des félibres de Paris* et une autre société du même genre se réunissent fréquemment en plein Paris pour parler de ce qui leur plaît et comme il leur plaît. A la reconnaissance officielle près, ces associations sont en fait de véritables écoles félibréennes.

Quant à ce qu'ont fait Aubanel, Roumanille et Mistral, les trois hommes en qui il est devenu banal d'incarner l'idée du réveil de la littérature provençale, Saint-René Taillandier l'explique dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1859 ; je ne puis qu'y renvoyer le lecteur curieux, en l'engageant à lire ensuite l'article de M. de Pontmartin sur les *Carbounié* de Félix Gras, un des représentants les plus connus de la seconde génération des poètes de la Provence.

Quant à ce que veulent les félibres, on le trouvera exposé tout au long dans les paroles suivantes du discours de M. de Berluc Pérussis, président de l'Académie d'Aix, paroles que la *Revue des langues romanes* a faites siennes en les insérant :

« Cette glorieuse résurrection de la littérature romane a donné lieu, vous le savez, à deux courants contraires. Quelques-uns, outrepassant la pensée du maître, poussant jusqu'à l'intolérance la religion de la terre natale et de son doux parler, ont prétendu substituer les dialectes d'oc à la langue officielle, et regarderaient volontiers comme un renégat de la patrie provençale celui qui, parmi nous, se hasarde à rimer en français. D'autres, étrangers — et je les plains — à ce noble et saint amour du langage maternel, ou mus par un scrupule exagéré de leur patrio-

tisme, voudraient proscrire, au nom de notre unité politique en danger, le culte pieux et inoffensif du verbe local. Entre ces deux opinions, l'une et l'autre excessives, il y avait naturellement place pour un tempérament sage et mesuré. Pourquoi les deux langues ne vivraient-elles pas côte à côte dans les lettres, comme elles vivent dans le peuple? Pourquoi, lorsque nous avons en mains deux instruments merveilleux, briser l'un ou interdire l'autre? Tandis que de deux idiomes également chers, le premier nous attache au sol paternel, et le second nous met en communion d'idées avec l'univers entier, pourquoi établir entre eux une lutte impie? ne pouvons-nous parler celui-ci et chanter avec celui-là? Nos pères, au temps de Strabon, étaient déjà bilingues; c'est notre cachet distinctif, parmi les provinces de la France, c'est notre fierté justifiée, d'avoir deux littératures, et tout en produisant des chefs-d'œuvre impérissables comme *Mirèio*, d'asseoir, de temps à autre, sur l'un des quarante fauteuils, un Massillon, un Autran, un Thiers ou un Mignet. »

A l'avenir nous signalerons à nos lecteurs l'apparition de toute œuvre importante dans les lettres néo-romanes et nous sommes heureux de placer cette *Revue* sous la protection des maîtres du félibrige qui pour l'inaugurer nous envoient des vers inédits. Mistral a détaché une page d'un poème; Roumanille nous communique deux de ces saluts qu'il improvise avec tant de bonheur, et il peut être certain que tout cœur lyonnais sera heureux du témoignage de respectueuse sympathie envoyé par lui à un nom qui nous est cher; A. de Gagnaud, qui signe les vers d'un érudit dont nous avons déjà parlé, nous adresse un sonnet comme il sait les faire même dans ses jours les plus mauvais; ces mauvais jours qui ont inspiré à William Bonaparte-Wyse (1) les quatorze lugubres

(1) FRÉDÉRIC MISTRAL, né à Maillane, le 8 septembre 1830: *Mirèio*, 1859; *Calendau*, 1867; les *Isolo d'or*, 1877; Dictionnaire provençal-français, en cours de publication; *Guibèn dou Court-Nas*, en préparation.

JOSEPH ROUMANILLE, né à Saint-Remy en 1818: les *Margarideto*, 1847; les *Prouvençalo*, 1852; l'*Armana prouvençau*, 1855-1881; les *Oubreto*, 1864; les *Conte*, en préparation.

A. DE GAGNAUD, né à Apt en 1835: l'*Almanach du Sonnet*, 1874; poésies éparses.

GUILLAUME BONAPARTE-WYSE, né à Waterford en 1826: les *Parpaionblu*, 1868; les *Piado de la princesso*, en préparation.

vers fort peu prophétiques — heureusement! — que nous recevons de son manoir irlandais.

Nos remerciements aux félibres dont la générosité est doublée par l'empressement qu'ils ont mis à nous être agréables.

UN MANTENÈIRE (de Lyon).



## LA LECO

*Qu'es courous, sout sa lanço, aquèu pichot eiròu  
Clafi de gran rousset! — Pauras, es uno leco!  
Se t'aganto, segur t'espoutis pèr lou sòu;  
Se t'escapes, d'asard, sara pas sènsò deco.*

*Mai lou passerounet m'ausis rèn; vaqui, fòu,  
Alabre, que s'encourre à la grano, e beco.  
Uno plumo a frusta la pèiro dins soun vòu:  
Lou cadafau subran s'amoulouno, e lou seco.*

*me disièu: Tambèn vautre, pàuris uman,  
Asardous, dessena, quant de cop vòsti man  
Desbrandon lou roucas que sus vautre susploumbo!*

*Pitassas dou plasè lis age emple d'asprun,  
E, subre voste cap, lèst à vous metre en frun,  
Sentès pas cranà lou frejau de la toumbo.*

Pourchiero en Fourcauqueirès, 1880.

## LE PIÈGE

Qu'elle est gentille, sous sa pierre plate, cette petite aire — remplie de graines blondes! — Pauvret, c'est un piège! — S'il te saisit, pour sûr il t'écrase sur le sol; — si, d'aventure, tu lui échappes, ce ne sera pas sans être meurtri.

Mais le petit passereau ne m'entend pas; le voilà, fou, — vorace, qui court vers le grain, et becquette. — Une plume, dans son vol, a frôlé la pierre: — l'échafaud à l'instant s'écroule, et le tue net.

Et je me disais: Vous aussi, pauvres humains, — hasardeux, hors de sens, combien de fois vos propres mains — ébranlent le rocher qui, au-dessus de vous, surplombe.

Vous mordez aux grappes du plaisir, pleines d'âpreté, — et, sur votre tête, prêt à vous mettre en miettes, — vous ne sentez pas craquer le bloc lourd de la tombe.

A. DE GAGNAUD.

Porchères en Forcalquérois, 1880.





LE MIKADO INAUGURANT LE PREMIER CHEMIN DE FER CONSTRUIT AU JAPON

Tiré des Promenades japonaises, texte par EMILE GUIMET, dessins par FÉLIX RÉCAMY.



## CAUSERIE MUSICALE

PRÈS tant de mauvais jours et de mauvaises représentations, notre Grand-Théâtre se relève enfin et reprend peu à peu sa physionomie gaie et souriante d'autrefois. On dirait que le courant sympathique s'établit de nouveau entre le public et les artistes. La barrière de glace qui éloignait la salle de la scène a fondu comme par enchantement. Ce n'est pas à dire que tout soit parfait, et que du jour au lendemain nos artistes aient gagné en voix et en talent comme par miracle. Mais ils sentent leur courage renaître devant la sympathie qu'on leur témoigne. Les salles de spectacle ne ressemblent plus au grand Sahara, et la foule est accourue de nouveau avide d'entendre un peu de musique. Et c'est dans d'excellentes conditions que la réouverture du théâtre se fait, et que les débuts se terminent. Beaucoup d'artistes tard venus dans cette peu mémorable campagne bénéficieront sans doute de l'indulgence générale, et il sera donné à ces ouvriers de la dernière heure, comme à ceux qui ont supporté la chaleur et la fatigue de toute la journée. Mais qu'est-ce que cela fait? l'intérêt de tous n'est-il pas que l'on se hâte vers des études nouvelles et les représentations courantes du repertoire?

M. Solve, le nouveau baryton d'opéra-comique, n'est pas dépourvu des qualités qui font les artistes consciencieux quoique modestes dans leur sphère. Il a de l'acquit, l'habitude de la scène, joue en comédien sûr de ses effets, et chante avec goût, sans être servi par un organe de premier ordre. Au début de la campagne, peut-être se serait-on montré plus difficile sur l'admission de cet artiste, qui pourra rendre néanmoins de réels services à la nouvelle Société.

Quant à Delabranche, il est bien toujours le même, avec quelques qualités en plus, mais aussi énormément de défauts à ajouter à ceux qu'il possédait déjà à son actif. La voix est celle qu'on lui a toujours connue, énorme, rude, peu flexible, barytonnée dans le médium, claironnant dans le registre élevé, et sonnante la fanfare habituelle si chère aux galeries.

Un peu fatigué pourtant, et la respiration moins longue que celle d'un plongeur ou de M<sup>me</sup> Jeanne Devriès. — Mais on dirait que l'artiste est revenu avec plus de goût dans sa manière de phraser certains passages de ses rôles. On se fait peu à peu à ces demi-teintes, et, quand le ténor chante, sa voix a des douceurs acidulées qui ne manquent pas de charme. Il a bien chanté son rôle d'Eléazar dans *la Juive*, toujours en faisant beaucoup de restrictions sur les passages de force. Dans *les Huguenots*, il abuse de ses notes élevées, mais c'est pour emporter la victoire de haute lutte et décider le public. Nous le verrons après les débuts. Mais quel singulier comédien il est devenu! Il souligne tous les effets, joue la scène à lui seul, monologue en aparté tout le temps, quand il ne chante pas, et se livre à une exubérance de gestes, qu'il faut laisser à des acteurs de comédie. L'opéra veut la sobriété avant tout, et c'est par la voix et la manière de s'en servir, qu'un artiste lyrique cherchera à plaire au public et à rendre son rôle, plutôt que par une pantomime qu'il faut laisser au nombre des accessoires. Les autres artistes, réveillés de leur léthargie au renouveau de leur Société, ont chanté comme aux grands jours de fête.

M<sup>lle</sup> Baux a trouvé des accents d'un dramatique puissant dans les rôles de Rachel et de Valentine. Sa voix que les brouillards lyonnais avaient un peu obscurcie, a retrouvé toute sa chaleur et sa sonorité vibrante. Quant à la comédienne, elle est en progrès constant, et, n'était quelquefois un peu d'exagération dans le pathétique, ce serait parfait.

Je ne saurais assez louer M<sup>me</sup> Lacombe-Duprez, dans la majorité de ses rôles.

La pureté de sa voix, la correction de son chant, son respect des textes, le goût de ses vocalises, qui n'enlève rien à sa bravoure; quel exemple pour les étoiles qui sont sorties si volontairement des saines traditions, pour se livrer à je ne sais quelles variations ridicules!

Les autres interprètes mériteraient une mention, mais l'espace m'est mesuré et je m'en occuperai plus tard.

Il faudrait les citer tous, mais ils ne m'en voudront pas d'avoir d'abord parlé des dames et des deux plus brillantes parmi elles. — Je voudrais pourtant dire un mot aimable aux chœurs, qui méritent plus que des encouragements, les hommes surtout, et constater avec plaisir que l'orchestre est devenu digne d'une grande ville comme Lyon, grâce à Alexandre Luigini et à ses vaillants collaborateurs, que je ne nomme pas, parce qu'ils sont connus de tous.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.



## ÉCHOS DE LA SEMAINE

Lundi dernier, soirée dansante chez M<sup>me</sup> Victor Pignatel. La réunion, très gaie, très animée, s'est terminée par un lunch servi vers les cinq heures du matin, après un cotillon endiablé. Beaucoup de jeunes et jolies femmes, beaucoup de ravissantes et fraîches toilettes. Une seule note triste dans cette gaie symphonie; M. Pignatel se laisse entraîner par le charme de la capitale: cette soirée était une soirée d'adieu; aucun des invités ne l'oubliera.



DISPENSARE GÉNÉRAL DE LYON. — Une assemblée extraordinaire des souscripteurs et bienfaiteurs du Dispensaire général de Lyon a eu lieu le mardi 28 décembre dernier, à 8 heures du soir, dans la salle des réunions industrielles au Palais du commerce.

M. Paul Rougier, président de l'œuvre, a expliqué son but et ses avantages, et a présenté le compte rendu de ses opérations pendant l'année écoulée. Après lui, M. le docteur Odin a fait un rapport sur le service médical.

L'assistance était nombreuse. Nous y avons remarqué des personnes bien connues à Lyon. Citons au hasard MM. Bié, Cottin, Bouvard, Lombard-Morel, Letourneur, Maniette, Fougasse, Aucourt, Mollière, et les docteurs Desgranges, Gayet, etc.

Nous aurons occasion de reparler de cette œuvre aux lecteurs du *Monde lyonnais*.

SAINT-POTHIN



## REVUE DRAMATIQUE

**D**E quoi, lecteur, vous parlerai-je aujourd'hui? Le pauvre Philinte est tout confus de gagner, à ne rien faire, les appointements que lui paye le *Monde lyonnais*. Vous dirai-je l'intérêt palpitant qu'offrait aux spectateurs innombrables la soirée d'adieu de la Porte-Saint-Martin? Vous peindrai-je le public se prodiguant en couronnes, en bravos enthousiastes quoique indépendants? Non, car je serais inférieur à ma tâche. Demandez plutôt à ce cher d'Hault-Rémy qui, empoigné, fasciné, médusé, restait consciencieusement sur son fauteuil, sans même se permettre un regard pourtant bien mérité à l'adresse de mesdemoiselles les ouvreuses, et qui, dans les entr'actes, relisait avec une profonde admiration les conseils si généreusement donnés aux journaux littéraires par le chroniqueur respectable du *Passe-Temps*, avec cette autorité indiscutable d'une plume qui a vieilli dans le journalisme le plus original et le plus élégant.

Grand merci, cher monsieur Lucien. Dès ce soir, le comité de rédaction du *Monde lyonnais* se réunira, et je

m'engage à poser votre candidature à la direction. Je ne vous promets pas de réussir: que voulez-vous, la rédaction est aveugle: elle n'arrivera jamais à se persuader que, pour bien diriger un journal littéraire, il faille manquer de littérature, et, par exemple, confondre dans leur usage grammatical, *voici et voilà*.

Vous aurez donc le regret profond (car nous sommes certains de votre sympathie) de voir le *Monde lyonnais* persévérer dans la voie qu'il s'est tracée, et continuer cette république dont les rédacteurs sont indépendants. Il serait plus simple peut-être de composer nos douze pages en démarquant le *Figaro*. Mais en retour de vos bienveillants avis, permettez-moi une réflexion: ne nous lisez pas, nous ne méritons pas votre attention.

PHILINTE.



## SILHOUETTES DU PALAIS

**A**VEZ-VOUS qu'il y a d'innombrables préjugés à l'égard de certaines gens et de certaines professions? Il en est un surtout qui m'a frappé, parce qu'il se répète toujours depuis qu'on rencontre sur la face de la terre des hommes de lettres et des avocats. On dit qu'une incompatibilité complète sépare les études juridiques des études littéraires, et qu'on ne saurait vraiment cultiver les unes qu'en abandonnant les autres. C'est chose impossible, paraît-il, à un homme de loi que d'être en même temps un littérateur ou un artiste. On justifie cette thèse étrange par tous les arguments, et par le raisonnement qui dit ce qu'il peut, et par l'histoire qui dit ce qu'elle veut.

Et l'on cite, depuis Boileau calomniant la poudre ténébreuse du greffe, les noms de ces hommes qui ont dû se dégager des entraves du droit pour arriver au génie et à la gloire. C'est Corneille! c'est Goethe! c'est le père Thiers lui-même et tant d'autres.

Il n'y a que peu de jours encore, Maxime Du Camp n'a-t-il pas, dans son discours de réception à l'Académie, hautement félicité son prédécesseur Saint-René-Taillandier

d'avoir rompu avec la théorie des contrats pignoratifs et d'être sorti victorieux des mains de la basoche ? « La Basoche fut vaincue, dit-il, elle recula d'horreur et lui rendit la liberté. »

Je ne serais peut-être pas loin d'adopter cette opinion et ce mépris ; mais j'aime le paradoxe, et je ne sais rien, pour mon compte, de plus curieux qu'un homme désertant au contraire la carrière des lettres pour suivre l'inexpliquable vocation qui l'entraîne au palais, revêtir la toge d'avocat et parler la langue du droit avec les délicatesses les plus raffinées de la littérature et de l'art. On a vu, à Paris, venir de l'Ecole normale à la Faculté de droit, et non pas seulement pour cette raison qu'il n'y a qu'un bout de rue et une place à franchir pour aller de l'une à l'autre. Si nous étions dans la grand'ville, je vous parlerais d'Accarias ; mais je suis à Lyon et je peux bien vous parler de M<sup>e</sup> Dulac, un des maîtres éminents du barreau lyonnais.

Je suis bien aise, pour la satisfaction de tout le monde, de rencontrer cet exemple : pour les juriconsultes, qui ne passeront pas pour des barbares ; pour les hommes de lettres, qui ne passeront pas pour des imbéciles.

M<sup>e</sup> Dulac, vous le connaissez sans doute, et quiconque, un jour d'affaire ou de débîne, a promené sa flemme ou sa sollicitude dans la salle des Pas-Perdus, n'ignore pas de quelle légitime réputation jouit au palais, parmi ses confrères mêmes, cet avocat si disert et si lettré. Et vous savez que les confrères (c'est une chose étonnante pour les gens d'esprit) sont des juges terribles, sans vergogne ni pitié. Celui qui a dompté leur goût sévère et parfois capricieux, celui qui s'est conquis leur opinion si libre et parfois fantasque, peut être fier de son triomphe devant l'A-réopage et demander place au Prytanée.

Je ne dis pas de M<sup>e</sup> Dulac qu'il soit le seul, mais il est un des rares qui aient capté cette faveur enviable, et si ses qualités d'homme lui ont valu de nombreux amis, on peut dire hardiment que ses qualités d'avocat ne lui ont valu que des admirateurs.

Au physique déjà c'est une personnalité curieuse, et qui l'a vu, ne serait-ce qu'une fois, ne saurait oublier cette figure très fine, très longue et très sympathique.

Tout le monde connaît ce mot d'un valet de comédie, en réponse à son maître qui s'admirait devant une glace en disant : « Il y a quelque chose de grand en moi. — Oui, Monsieur, c'est la bouche ! » Il y a aussi des choses grandes et de grandes choses chez M<sup>e</sup> Dulac, en comptant son esprit. En effet, le nez sans être difforme, la taille sans être excessive, dépassent pourtant chez lui la moyenne ordinaire.

La lèvre est moqueuse sous l'encadrement de la barbe noire semée de quelques fils grisonnants, les cheveux rares

sur le front découvert frisent derrière la nuque aussi naturellement que possible et sans la moindre vanité. Les yeux, ni enfoncés ni à fleur de tête, ont bien le regard le plus malin et le moins méchant que je connaisse. N'oublions pas que le binocle est une partie essentielle de cette physiologie, et qu'à force de laisser passer le regard il a presque fini par prendre un air spirituel.

Ce n'est pas que Dulac n'ait point cette habitude commune à tous les orateurs myopes ou presbytes de jouer avec le binocle, de le quitter, de le reprendre, de le replacer souvent sur le nez sans l'abandonner de la main qui suit dès lors tous les mouvements de la tête. C'est ainsi qu'il le tient pour faire une lecture de pièce, et prenez-y garde, c'est un geste redoutable et précurseur. Gare au commentaire qui va partir, siffler, piquer, frapper sous la pointe aiguë de l'ironie ou du sarcasme !

Encore un détail caractéristique, la coiffure : dans la rue un chapeau dit *melon* au fond très élevé et point du tout prétentieux ; au palais une toque vraiment extraordinaire, aplatie autant par la main que par l'usage. Elle a pris la forme gracieuse des toques moyen âge qui coiffaient si bien dans le temps les pages et les seigneurs. Les angles ont perdu leurs lignes brutales, et sous les contours désormais assouplis les traits n'ont plus cet air rébarbatif que donne la toque classique, par exemple, aux lugubres visages des avoués.

Ajoutez que M<sup>e</sup> Dulac a la démarche non pas lourde, mais un peu traînante. Le corps est raide, et il semble que la tête seule se retourne sur le buste immobile, quand les yeux cherchent et regardent.

Il se dégage de toute sa personne je ne sais quel scepticisme railleur, sans morgue ni tristesse, et si vous mettiez une plume à la toque, une ceinture à la taille, une rapière tombant sous les plis noirs de la toge, vous croirez voir un Méphistophélès d'un certain genre, un Méphistophélès flegmatique et rêveur.

M<sup>e</sup> Dulac garde sous des apparences indifférentes l'amour de la nature et le goût des voyages. Son humeur d'artiste l'entraîne vers les pays du soleil, l'Italie ou l'Espagne. Il va s'installer, aux vacances, sur les bords du lac de Côme, et ne se lasse plus d'admirer dès lors les sommets éblouissants des Alpes qui se profilent à l'horizon ; ou bien, curieux observateur des hommes et des choses, il franchit les Pyrénées, court de l'Ebre au Tage, du Tage au Guadalquivir, et, de cette vieille terre espagnole, de ces villes gothiques ou mauresques, des églises et des musées, il rapporte des enthousiasmes juvéniles.

Je vous ai dit qu'il a déserté une carrière purement littéraire pour suivre, par contre, une vocation qui n'est pas exclusivement juridique. Ses confrères doivent s'enor-

gueillir de compter dans leurs rangs un des plus brillants élèves de l'École normale, qui a su dans la pratique des affaires garder les pures traditions de notre langue classique et les règles exquises de l'art.

M<sup>e</sup> Dulac sort donc de l'École normale : c'est déjà un titre de gloire : n'y parvient pas qui veut, et lorsqu'on a franchi ces murs sacrés, on met le pied dans ce sanctuaire où se recrutent les hommes les plus remarquables et les moins contestés. Il y a, parmi tous les jeunes gens d'élite, une émulation féconde, et les professeurs, vous savez lesquels, n'ont qu'à parler pour former des maîtres. Aussi quand ce transfuge a déserté le temple des lettres, il a déposé sur l'autel du droit le fruit de fortes études et un magnifique talent. Certes, la renommée qui s'est emparée de son nom, lui a fait le tribut d'admiration auquel il avait droit ; car c'est un homme qui sait plus que comprendre les affaires, c'est un homme qui sait les faire comprendre.

La parole de M<sup>e</sup> Dulac est un vrai régal pour les plus gourmets : ce qui la distingue avant tout, c'est l'esprit, et je ne serai pas démenti, si j'avance que c'est moins de l'esprit parisien que de l'esprit français, et de temps en temps gaulois. La pensée coule d'une source abondante et réglée. La phrase se développe comme chez nos grands littérateurs, correcte et limpide. On y découvre non seulement ce qu'on doit à une riche nature, mais ce qu'on doit à l'observation sévère des règles et des principes.

Ce n'est pas en vain qu'on a vécu dans le commerce de nos grands génies, qu'on a travaillé dans le contact de camarades choisis et de maîtres illustres. Ce n'est pas en vain qu'on s'est livré à cette gymnastique qui donne à l'intelligence des muscles assouplis et robustes.

Aussi voyez comme cet esprit est alerte, comme il est sûr, comme il peut s'abandonner à l'inspiration du moment sans faire une seule chute, ni même un seul faux pas.

C'est que M<sup>e</sup> Dulac est resté fidèle aux dieux de sa jeunesse, et que, fugitif de Troie, il a, comme Énée, emporté avec lui ses pénates, et si je ne craignais d'être indiscret, je parierais qu'en fouillant sa serviette d'avocat, nous retrouverions au milieu des paperasses et des dossiers quelque œuvre littéraire ou quelque livre d'art.

Aussi, analysez bien ce talent, vous y rencontrerez toujours l'horreur du banal et du convenu, et même dans ces moments où il faut improviser — et n'improvise-t-il pas constamment sur un fond préparé, — dans ces moments son esprit ne l'abandonne jamais, et la parole tombe de ses lèvres, naturellement claire et savante.

Ces choses ne sont pas faciles à dire en parlant de Dulac, et j'ai bien peur d'attirer sur mon front quelques-uns de ces coups satiriques qui, s'ils ne vous écrasent pas, vous ébranlent tout au moins. Si j'ai l'honneur insigne d'être lu de lui,

il ne manquera pas de se défendre et traitera l'éloge de surfait et d'outré. Eh bien ! tant pis pour son amour-propre, s'il est excessif. Il y a des modesties qu'il convient de braver, et celles-là on ne les affronte pas sans péril.

M<sup>e</sup> Dulac a dans l'esprit une grande finesse qui laisse toujours place à une arrière-pensée. Il est un de ceux auxquels le duc de Morny songeait sans doute quand il disait : « Lorsqu'un homme vous parle, écoutez non seulement ce qu'il dit, mais écoutez surtout ce qu'il pense. »

C'est peut-être une œuvre impossible avec M<sup>e</sup> Dulac. Mais il lui arrive quelquefois de penser tout haut, et quand il s'abandonne à la conversation familière, pour laquelle il a du goût, nul ne sait mieux que lui donner à sa parole de la verve et de l'à-propos, de l'entrain et du mordant.

Comme bien des gens d'esprit, il ne craint pas de faire le jeu de mots. Quelques-uns de ces traits piquants ont fait non seulement le tour du palais, ils sont même sortis par les portes.

Aussi faut-il voir comme il est entouré dans la salle des Pas-Perdus, et comme on se plaît à sa maligne causerie ! D'ailleurs c'est un homme de courtoisie la plus parfaite, et nul parmi ses confrères n'a eu à se plaindre d'une appréciation trop risquée ou d'un quolibet trop hargneux.

On peut, on doit lui rendre cette justice : il n'a pas fait sa personnalité encombrante, et on va encore mieux à lui qu'il ne vient à vous. Je sais quelques débutants à qui Dulac a donné plus que des encouragements flatteurs, à qui il a prêté une protection efficace. Il avait deviné Arcis, par exemple.

Je ne me vante pas d'avoir fait en ces quelques mots le portrait de cet homme éminent. Un seul est capable de le bien faire : Dulac lui-même. Aujourd'hui comme autrefois, Lucullus ne saurait bien dîner que chez Lucullus.

M<sup>e</sup> GRIPPEMINAUD.

## COURRIER THÉÂTRAL

Paris, 29 décembre 1880.

*L'amour médecin — Britannicus et l'Intimé — Galatée.*

Il faut signaler le succès remporté par *L'amour médecin*, que M. Ch. Monselet a transformé en opéra-comique et dont la musique souvent applaudie est de M. Poise.

Seul, le théâtre de l'Odéon a fêté par un à-propos l'anniversaire de la naissance de Racine : *Britannicus et l'Intimé*, de M. de Grammont, a pécunièrement réussi.

Mais l'évènement de la semaine a été la première représentation de *Galatée*, le drame de M. Basiliadis, un poète grec mort il y a quelques années. M<sup>me</sup> Edmond Adam (Juliette Lambert) avait adapté ce drame à la scène française; l'adaptation est des plus heureuses, et les nombreux bravos qui ont salué l'œuvre en sont une preuve. Du reste l'interprétation était au-dessus de tout éloge. M<sup>lle</sup> Baretta prêtait sa gracieuse beauté au rôle de Galatée, la statue animée par l'amour de Pygmalion. Le roi de Chypre était représenté par Mounet-Sully, et son frère Paul jouait Rennes. Deux rappels ont réuni dans le même succès les deux frères, et c'était justice. Citons enfin le grave Maubant dans le rôle du grand prêtre.

TONY VIDY.

## CAUSERIE FINANCIÈRE

**J'**AI, dans ma précédente causerie, exposé le caractère général et le fondement des opérations de la Société des *Coupons commerciaux*. J'étudierai aujourd'hui les diverses combinaisons qu'elle offre au public.

Quand le possesseur de coupons est arrivé à en avoir pour une valeur représentant 100 ou 200 fr. de dépense, la Société les lui échange contre des *bons de capitalisation* de pareille valeur; plus tard, s'il le veut, il les échangera encore contre des bons plus élevés, de 3,000 et de 5,000 fr. Tous ces bons, remboursables en principe en quatre-vingt-dix-neuf années, au taux de leur valeur nominale, peuvent l'être dans un délai moins long, dès la troisième, la seconde, la première année même, par le bénéfice des tirages que la Société opère tous les trois mois, en plaçant une somme un peu plus considérable que celle nécessaire pour la création des intérêts qu'elle laisse accumuler et dont elle affecte l'excédent à ces remboursements anticipés, et grâce aussi aux autres causes d'accroissement, plus-value des placements, perte des titres non réclamés, dont elle fait profiter les porteurs de bons; car les fonds qu'elle affecte à la capitalisation constituent véritablement une caisse de Société mutuelle dont elle répartit les bénéfices entre les intéressés, en déduction du nombre d'années calculé dans les débits pour la durée du remboursement.

Quelques-uns ne peuvent se constituer des bons par l'échange de coupons qu'ils ne trouvent pas chez leurs fournisseurs, ou qu'un respect humain absolument ridicule, et dont ils vont bien vite se défaire, j'en suis sûr, les empêche encore d'y prendre. La Société a pitié d'eux, et les leur offre directement contre le paiement d'une somme minimale de 5 fr. pour 100 fr. 350 fr. pour 5,000 fr.

Les titres dont je viens de parler supposent l'immobilisation d'une somme plus ou moins considérable, consentie en vue d'un intérêt exclusivement à venir; le présent est un peu sacrifié dans ces combinaisons. La Société, pour y remédier, a créé les *bons de 3,000 fr.* qu'elle remet contre le versement d'une somme de 500, et qui produisent, jusqu'au jour de leur remboursement, un intérêt annuel de 3 o/o.

Si vous trouvez trop long ce délai maximum de remboursement en 99 ans, vous n'aurez qu'à verser entre ses mains une somme plus considérable, la Société fixera à 30, 40 ou 50 années, à votre choix, le terme maximum de votre remboursement. Car elle se prête en véritable Protée à toutes les combinaisons de la prévoyance et de l'esprit de famille.

Voyez plutôt ses *bons d'épargne*.

Vous voulez toucher dans l'avenir un capital de 10,000 fr. ? rien n'est plus simple; vous versez 500 fr. à la Société, qui vous remet un bon de capitalisation. Mais vous n'avez pas les 500 fr. de mise de fonds? la difficulté augmente. La Société, qui ne connaît pas d'obstacle, l'aura bien vite détruite. Elle crée le bon d'épargne; elle vous demande le paiement annuel, en argent ou en coupons, d'une somme infinitésimale, et elle vous crée un capital, payable à votre gré, remboursable par anticipation au moyen des tirages trimestriels; de telle sorte que le porteur d'un bon d'épargne de 100 fr. remboursable en 50 ans, pourra, si la chance le favorise, les toucher contre le versement d'une première annuité de 0.70 c. Vous voyez d'ici quelles applications infinies le bon d'épargne peut recevoir. Il assure un capital à la famille, une retraite à la vieillesse, une dot et un héritage aux enfants, le remboursement des prêts hypothécaires.

Je n'en finirais plus si je voulais vous énumérer les combinaisons multiples auxquelles la Société des coupons commerciaux se prête. C'est une maison de banque, c'est une Société de remboursement, c'est une caisse d'épargne, la plus sûre qu'il y ait, la plus simple et la plus populaire qui se puisse imaginer, c'est une institution de bienfaisance.

Je reviendrai quelque jour sur ce dernier point; c'est pour vous surtout qu'alors j'écrirai, chères et généreuses lectrices.

DOLLAR.



*Qu'il soit permis au Monde lyonnais de présenter le témoignage public de sa reconnaissance aux poètes, aux artistes et à tous les hommes distingués à l'obligeance desquels il doit de pouvoir offrir de délicates étrennes à ses lecteurs.*



Le Gérant : HENRY BONNET

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL.  
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

# RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

## LIBRAIRIE, PAPETERIE, DESSIN, MUSIQUE

**H. GEORG** 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

**METON**, rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

**LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE** GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

**H. PELAGAUD**, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

**BRUN**, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

**IMPRIMERIE** Collection de caractères elzéviens. ornées des xv<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup>, xviii<sup>e</sup> siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. PIRAT AINE, rue Gentil, 4.

**BOULU** 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

**MUSIQUE** REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

**AUX VIOLONISTES.** Nouvelles cordes qui atteignent les hauts degrés de perfectionnements en solidité et surtout en sonorité. Aux Bureaux du Journal illustré d'Annonces, rue Quatre-Chapeaux, 1.

## PEINTURE, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIE

**TABLEAUX ANCIENS & MODERNES.** Exposition de curiosités et d'œuvres d'art. MIRA, 15, rue de la République.

**DUSSERRE**, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

**RESTAURATION DE TABLEAUX.** Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités, VINCENT, 48, rue Franklin, (Ci-devant rue de la Reine).

**COULEURS FINES** pour peintures de la maison Lefranc de Paris. — Produits chimiques. GUYOT, 4, rue Saint-Dominique.

**PHOTOGRAPHIE** ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Barré. — Procédé Vander-Weyde Liebert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

**PHOTOGRAPHIE** ARMBRUSTIER, 101, rue de l'Hôtel-de-Ville. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

## HORLOGERIE, INSTRUMENTS DE PRÉCISION

**BAILLY**, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

**INSTRUMENTS DE PRÉCISION.** F. BÉNÉVOLO, passage de l'Hôtel-Dieu, 33. Fournisseur des Facultés. Instruments de Physique. Mathématiques, et Optique. Appareils de Télégraphie électrique, etc.

**J.-E. FASSE**, opticien, successeur de GAUFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

## BIJOUTERIE, ORFÈVRE, ARGENTERIE

**ARGENTERIE RULZ.** PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Thières, Plateaux, etc.

**C. VILLARD** successeur de la Maison MONTALAND et AUDOARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

**MARTIN**, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

## AMEUBLEMENT, GLACES, FAIENCES, CRISTAUX

**AMEUBLEMENT.** Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

**MEUBLES EN BOIS TOURNÉ.** THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 71. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

**ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT.** Rideaux brodés, Tapis, Tentures, Portières, Tapis de Table, etc., GABRIEL BLANC, rue de l'Hôtel-de-Ville, 84.

**FLACHAT, COCHET & C<sup>ie</sup>**, quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunois, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

**FAIENCES D'ART.** Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. DUSSUC, rue de la République, 39, Succursale avenue du Parc.

**PORCELAINES** anglaises. Services de table, Verrerie et Cristaux, Couleurs minérales. Leçons de peinture. Fours à cuire. F. DAME, rue de la République, 64.

**BIOLET & GARDE**, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

## CONFÉCTIONS, CACHEMIRE, NOUVEAUTÉS

**CACHEMIRE** MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

**A LA VILLE DE LYON**, 23, rue de la République, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiserie et Articles de Paris.

**MAISON MOUTH**, rue des Bouquetiers, près des Dames. Étoffes nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

**RUBANS, FLEURS, PARURES.** Gravates, Den- cravates, telles, Nouveautés de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

**J.-M. FAURE**, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Coqs et cravates.

**CHEMISES SANS BOUTONS** ouvertes sur le côté, breveté s. g. d. g. — GAGNOL et CLERC. Au Tisserand, rue Saint-Pierre, 31, Maison à Paris, rue du Quatre-Septembre, 16.

**CHAPELLERIE CHATAING**, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

## CAFÉS, RESTAURANTS, COMESTIBLES

**CAFÉ NEUF**, place Bellecour, 7. Salon de famille, Restaurant.

**CASATI**, rue de la République, 8. Café, Restaurant, salons pour Noces, Repas et Réunions.

**HOTEL COLLET & CONTINENTAL**, 62, rue de la République. Chambres, Appartements, Salons de conversation, Table d'hôte.

**GRAND HOTEL BELLECOUR**, 20, place Bellecour. Établissement de premier ordre pour dîners de nocces et repas de corps.

**COMESTIBLES.** WATEBLED, rue de la Bourse, Poissons, Volailles, Primeurs, Conserves, Vins fins, Liqueurs. Service à la ville et à la campagne.

**GLACÉS, SORBETS.** Petits-Fours, Gâteaux et Soirées. PERINI, rue de l'Hôtel-de-Ville, 17.

**CHOCOLAT DE LA C<sup>ie</sup> D'ORIENT.** EMERY, rue Gentil, 5. Chocolats vanillés, Bonbons. Expéditions à l'étranger.

## DIVERS

**VIN DE QUINQUINA** au vin d'Espagne de Joseph DENAUX, rue de la Charité, 52. Envoi franco par 4 litres.

**BAINS MÉDICINAUX.** MAZET, rue du Plat, 8. Salle de Pulvérisation et Inhalations, Frictions, Massage, Bains thérapeutiques à domicile.

**VERNEY-CARRON FRÈRES.** Armes de Chasse, de Luxe, de Guerre, etc. 8, rue des Archers.

**HORTICULTEUR.** BROUSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

**ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE** liquide, résineux inextinguible. Le grand succès du jour. A. PONCHON, 4, rue des Archers.

**PIANOS.** M<sup>me</sup> MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

**ÉPICERIE FINE.** GIRIN, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

**FLEURS NATURELLES.** BALEYNAUD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 34. Plantes vertes de toutes espèces, Bouquets, Corbeilles montées, Fleurs de Noces, arrivages tous les jours, Couronnes funéraires.

**ARTICLES DE VOYAGE.** VIOUJAS, 5, quai Saint-Antoine. Fournisseur du Club Alpin. Valises, sacs de voyage. Boîtes à Chapeaux en tous genres.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

2, rue de la République, 2

ET

12, rue Lafond, 12

LYON

—(+)—

Bonneterie Anglaise

—(+)—

BAS DE SOIE

POUR

DAMES

—♦—

ARTICLES

DE

LUXE



HENRY CHOMAT

CHEMISERIE

—(+)—

Nantes Nouveautés

POUR DAMES

—(+)—

CHAPEAUX-CIGARES

ET

CHAPEAUX-PORTE-CIGARES

AMÉRICAINS

—(+)—

LYON

12, rue Lafond, 12

ET

2, rue de la République, 2